

L'Association lacanienne internationale

**Préparation au Séminaire d'Été 2021 : Étude du séminaire IX de Jacques Lacan, *L'Identification*
Mardi 17 mai**

Leçon 25 du 20 juin 1962

Fabrizio Gambini

Discutant : Henri Cesbron Lavau

Discussion

Pierre-Christophe Cathelineau – Merci beaucoup pour ce très bel exposé, avec des éléments de remarques pointées, particulières. Je passe tout de suite la parole à Henri [Cesbron Lavau].

Henri Cesbron Lavau – Merci beaucoup Fabrizio [Gambini], c'était extrêmement intéressant parce qu'il y avait toute cette multiplicité d'éclairages.

Et ce qu'il en ressort, c'est que Lacan va aller de plus en plus vers les questions justement de linguistique, de langue, avant d'aller plus avant dans les questions de logique. Et qu'au fond, il s'agit d'avancer sur cette voie qu'il a parcourue avec la topologie. Il s'agit d'avancer dans cette question qui est comment nous faire entendre ce qu'il en est d'un, alors entre guillemets, d'un « intérieur », sans passer par l'extérieur, sans le rendre extérieur, voilà.

Et la solution que Lacan nous propose, c'est justement d'en passer par la logique, d'en passer par la topologie, c'est-à-dire que pour accéder à ce dont il est question au cœur de la psychanalyse, nous ne pouvons pas faire l'impasse sur ces avancées qui paraissent théoriques mais qui sont en fait, de la pratique en action.

Et que c'est par ce travail-là, aussi bien celui tout à l'heure de Pierre [Coërchon] que le tien, là, de grande articulation. J'ai trouvé très intéressant aussi ce *mi* de famillonnaire et de le rapprocher de ce point par lequel le *cross-cap* commence à se former. Et c'est en articulant cela que nous pouvons avancer, nous, dans notre propre articulation de ce qu'il en est, de ce qu'il en reste si je puis dire, d'un intérieur ou d'un extérieur, et en fait d'appréhender cette intuition de Lacan que c'est le même élément qui tourne et qu'on ne peut pas être des deux côtés à la fois, parce que, en fait, il n'y a qu'un seul côté, on va passer de l'un à l'autre. Mais, on ne peut pas à la fois percevoir le double, mais ce qu'on sait, c'est qu'il y a un parcours et que c'est ce parcours qui va nous rendre sensible justement à « intérieur-extérieur » en les amenant dans leur continuité originelle. Leur continuité qui est liée à l'accès que nous en avons par le langage. Donc merci pour ton travail qui est très riche, je laisse ouvert à d'autres éléments de discussion.

Pierre-Christophe Cathelineau – Qui veut prendre la parole ? Jean Brini ? Est-ce que Jean [Brini] a des remarques ?

Jean Brini – Oui, j'ai trouvé cet exposé tout à fait éclairant et notamment l'introduction de l'exemple clinique qui était tout à fait intéressant. Mais je voudrais insister sur un petit point qu'on ne voit pas souligné chez Lacan et qui pourtant est sous-jacent à tout ça.

Vous vous souvenez que dans ce séminaire il est question des *lacs*, c'est-à-dire des choses qui sont tracées sur la surface. Un *lac* n'est pas une coupure. Vous ne vous en n'apercevrez pas tant que vous tracerez vos *lacs* sur une surface bilatère parce qu'une surface bilatère comme une sphère ou comme un tore, je me promène sur l'une des faces et chacun des points où je me promène a son recto et son verso, et qui sont irrémédiablement séparés définitivement l'un de l'autre, puisqu'il y a deux faces. Et donc, la coupure consiste à rejoindre le recto et le verso.

Si vous faites la même chose sur une surface unilatère, comme le *cross-cap*, mais aussi bien comme la surface de Boy ou simplement une bande de Möbius, vous allez faire un petit tour et vous retrouver de l'autre côté. Et c'est ce qui était illustré, par exemple, par le dessin que nous

a proposé Pierre Coërchon, c'est-à-dire que, en nous parlant de la coupure unique, celle qui fait un tour autour du point Φ sur le *cross-cap*, on peut parler de la coupure qui fait un seul tour. Par contre un *lac* qui suit ce trajet-là, une fois que vous l'avez effectué, vous vous retrouvez de l'autre côté et donc, en toute rigueur, ce n'est pas un *lac* ! Ce n'est pas jointif. Si vous le dessinez avec une encre, l'encre ne se touchera pas quand vous aurez fait le tour, parce que l'encre sera de l'autre côté du papier. Et donc, pour la surface bilatère coupure et *lacs* ce n'est pas la même chose.

Et du coup, la question que j'aimerais poser, parce que pour moi ça reste un petit peu mystérieux, c'est que tout se passe comme si les *lacs*, c'est-à-dire les tracés sur une surface, c'étaient les projets de parole ou les projets d'énonciation. Et que la seule véritable énonciation, c'est celle qui fait coupure, c'est-à-dire qui peut se permettre par exemple, d'ouvrir un *cross-cap* tout en n'en détachant aucun objet.

La question c'est comment est-ce qu'on peut cliniquement donner quelque chose qui ferait sens pour la différence entre le tracé d'une part et à la coupure d'autre part ?

Étant bien entendu que dans le cas de la double boucle, dans le cas plus exactement de la coupure qui fait deux fois le tour, celle qui détache quelque chose, il n'y a pas de problème. Il n'y a pas de problème parce que la coupure c'est une coupure qui suit un *lac* complet.

Mais dans la coupure unique, celle qui ne fait qu'un seul tour, il y a quelque chose qui fait profondément différence entre l'un et l'autre.

Fabrizio Gambini – Moi aussi, si je puis dire quelque chose sur cette question, parce que j'ai la même question que Jean [Brini]. Je l'ai posée un peu différemment parce que, à un moment donné, Lacan explicite, il dit que la coupure et le trait sont la même chose. Et ce qui fait la différence entre la coupure et la trace, est qu'il y a une épaisseur imaginaire de la surface. Parce que si je prends une feuille de papier, c'est un parallélépipède, c'est en tri-dimensions, l'épaisseur est une troisième dimension, minuscule jusqu'où on veut, mais une troisième dimension. Et si j'imagine une surface, j'imagine quelque chose comme la surface de l'eau, c'est-à-dire l'eau termine, l'air commence, mais la surface c'est où ? C'est nulle part, donc il n'y a pas d'épaisseur et pourtant il y a une surface. Alors à ce point-là quand il n'y a pas d'épaisseur comment on fait la différence entre la coupure et le trait ? Parce que ça devient la même chose si la surface n'a pas d'épaisseur. Je ne sais pas si c'est clair ce que je dis.

Henri Cesbron Lavau – Alors j'ai une proposition là-dessus...

Fabrizio Gambini – Oui...

Henri Cesbron Lavau – C'est que la différence entre le *lac* et la coupure, c'est que la coupure c'est en fait un *lac* qui est tracé en même temps des deux côtés.

Autrement dit, dans l'interprétation, dans la coupure dans la séance analytique, je dirais de la bonne coupure, ou de la coupure qui a effet en général, c'est une coupure qui est dans l'ambiguïté, qui n'oriente pas l'interprétation à sens unique, mais qui donne quelque chose qui est versatile, qui est en balance et qui va permettre au sujet justement de s'interroger sur : n'y a-t-il pas un autre côté par rapport à ce que je viens de dire ?

Jean Brini – C'est tout à fait intéressant ce que tu dis Henri [Cesbron Lavau], parce que ça nous donne quelque chose qui serait de l'ordre de la nécessité du deux.

Pierre Coerchon – De toute façon, là, Lacan par rapport à la question de l'écriture fondamentale du fantasme fondamental, $S \diamond a$, c'est ce que j'ai essayé de redonner là dans mes schémas, c'est une relation à deux. Le bilatère et l'unilatère, Lacan ira jusqu'au bout avec cette affaire, avec les histoires de bandes enveloppantes, il ne va pas lâcher cette relation à deux. Enfin selon moi, il introduit là de l'unilatère et du bilatère, c'est-à-dire la diachronie et la synchronie, l'un ne va pas sans l'autre. C'est une relation à deux le fantasme et la structure fondamentale. Voilà.

Et je dirais aussi que, à ce stade-là, Lacan définit le sujet justement dans l'épaisseur d'une surface. C'est du côté de la bande de Möbius elle-même en tant que surface qu'il définit le sujet. Le sujet est supposé, le sujet j'ai envie de dire négativé, c'est ce que je vous ai appelé le sujet

négativé. C'est celui qui émerge comme pure faille, sans surface, de l'objet coupé par un seul trait et pas par le redoublement de la coupure, qui se referme bien sûr sur elle-même sur son identité comme un cercle unique finalement, conclusivement unique.

Mais voilà, cette question de l'émergence de l'objet ou de la positivation de l'objet et de la négativation du sujet, c'est le sujet qui apparaît comme pure faille à ce moment-là. Et qui est appelé. L'appel, le *Che voi ?*, le S de grand A barré, ce sont des choses qui dans le graphe ramènent à toute cette topologie de l'*aphanisis* du sujet, et qui va être traitée dans l'*Angoisse* d'ailleurs.

Pierre-Christophe Cathelineau – Je voulais donner peut-être un début de réponse à la question de Jean Brini sur coupure et énonciation. Dans les hypothèses topologiques que fait Bernard Vandermersch dans ses exposés à Montpellier, il développe une figure topologique propre à l'obsessionnel qui consiste à faire une coupure en spirale à l'intérieur du cross-cap et qui est une coupure à l'infini. Alors ça, ça peut être des énonciations qui sont des énonciations qui ne font pas coupure, qui donnent l'impression d'une coupure, mais qui ne font pas coupure. Alors que lorsque une coupure s'effectue, et c'est ce dont parlait à l'instant Henri Cesbron Lavau, à partir d'une équivoque, quelque chose se détache de la bande de Möbius et quelque chose se détache de l'objet. Sans doute de façon temporaire car il est évident que le cross-cap se reconstitue. Mais en tout cas, la question de la bande unilatère se met en place le temps de la coupure. Et c'est sans doute ce qui permet de définir des natures de coupures différentes à l'intérieur du cross-cap. Il y a des coupures qui font acte et d'autres qui ne font pas acte.

Est-ce que Jean [Brini] vous seriez d'accord ?

Jean Brini – Tout à fait oui, oui. Ça constitue effectivement une réponse et je n'avais pas pensé à cet exemple très bien choisi de Bernard Vandermersch qui était la question de la spirale, et il y a aussi la question des...

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est un exemple qu'on trouve dans le séminaire de Lacan je crois.

Jean Brini – Oui, oui... Et il y a aussi la question des coupures, des *lacs* qui n'en sont pas, c'est-à-dire qui ne sont pas achevés. Je pensais à ça quand Henri [Cesbron Lavau] parlait de la coupure de fin de séance dans une cure, et qui pouvait éventuellement se borner à des simples points de suspension auquel cas il n'y a rien d'achevé.

Pierre-Christophe Cathelineau – Marc [Darmon], est-ce que tu aurais des choses à nous dire ?

Marc Darmon – J'ai trouvé cette soirée très passionnante. Avec des questions que vous avez posées au cours de ces deux exposés qui sont très bonnes et j'ai relevé les choses qui m'ont retenu.

En particulier sur ce qui concerne le point Φ , donc ce point que Lacan place au milieu de la rondelle. C'est intéressant cette discussion qui a eu lieu autour de Jean-Pierre Petit entre les partisans d'un point Φ intrinsèque au cross-cap et qui, soi-disant, apparaîtrait dans la surface de Boy. Alors que la surface de Boy est une surface sans singularité, c'est-à-dire que le passage du cross-cap à la surface de Boy mérite amplement un pas important, puisqu'il est le passage d'une surface avec deux singularités de la ligne d'interpénétration et les singularités qui disparaissent dans la surface de Boy. Je sais bien qu'on a parlé du sommet de la surface de Boy comme le point singulier mais ce n'est pas le cas, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de support topologique au Φ , au phallus dans la surface de Boy. Ça veut dire qu'on est parti d'une surface qui semble impliquer une singularité et cette singularité c'est le phallus, à une surface qui ne nécessite plus cette singularité. C'est important par rapport à l'appui que prenait Lacan sur la topologie, c'est-à-dire que là, il y a véritablement une insistance pour trouver dans la topologie quelque chose qui viendrait assurer l'importance centrale du point Φ dans la structure. Voilà ce que je voulais dire.

Henri Cesbron Lavau – Alors Marc [Darmon] merci pour cette précision. La question qui subsiste pour moi en tout cas, c'est que quand on parle des points cuspidaux du *cross-cap*, bien entendu c'est d'un plongement du *cross-cap*, que dans le *cross-cap* lui-même il n'y a pas de...

Marc Darmon – Excuse-moi, c'est dans l'immersion du *cross-cap* qu'on peut parler de points cuspidaux et de lignes d'interpénétration. Le *cross-cap* ne se plonge pas dans l'espace à trois dimensions.

Henri Cesbron Lavau – Ben, oui, oui.

Marc Darmon – C'est l'immersion.

Henri Cesbron Lavau – C'est l'immersion voilà. Mais en revanche dans la surface de Boy, dans les mêmes conditions, ce point en quelque sorte qu'on pourrait appeler point triple...

Marc Darmon – C'est plus que ça, c'est une singularité, c'est pas un point triple, c'est une singularité. Dans la surface de Boy, il n'y a pas de singularité. C'est-à-dire qu'une singularité c'est un point où le plan tangent on ne sait plus comment le situer, on ne sait plus ce qu'il devient en quelque sorte.

Cette singularité est nécessaire dans l'immersion du plan projectif dans l'espace à trois dimensions et n'est plus nécessaire dans la surface de Boy.

Henri Cesbron Lavau – Bon, ça reste pour moi à travailler.

Pierre Coërchon – À ce propos si je peux rajouter une petite chose, c'est vrai qu'on perd cette singularité que nous décrit Marc Darmon, on la perd en rajoutant tout simplement une torsion à la bande de Möbius à deux demi-torsions, c'est-à-dire que là on tombe effectivement sur cette question de la structure de la bande de Möbius à trois demi-torsions.

Marc Darmon – La bande de Möbius à trois demi-torsions qui est la base de la construction de la surface de Boy. Vous verrez ça dans les travaux de Jean-Pierre Petit justement, et aussi dans les travaux de Soury et Thomé, vous verrez que pour construire une surface de Boy, il faut une bande de Möbius à trois demi-torsions et faire rejoindre les bords de cette bande de Möbius.

Fabrizio Gambini – Marc [Darmon], une question : tu ne trouves pas qu'il y a une raison clinique pour laquelle Lacan tenait à garder la spécificité du point Φ ?

Marc Darmon – Bien sûr.

Fabrizio Gambini – Parce que sinon on perd l'intérêt de la... il y tenait à garder cette position parce que c'est cliniquement nécessaire quelque part je dirais.

Marc Darmon – Je crois que Lacan, justement, a fait son œuvre à une époque où le phallus était justement remis en question. Et c'est donc dans un appui topologique qu'il pensait que cette topologie impliquait une singularité.

Fabrizio Gambini – Parce que je pense que sinon, s'il n'y a pas la fonction du Φ quelque part, l'équivoque ça devient n'importe laquelle, on peut équivoquer sur tout. Alors le travail analytique, ça devient un travail de mots croisés ou de charade, mais c'est pas le travail que nous faisons. Il faut qu'il y ait une équivoque, mais pas n'importe laquelle. Il faut qu'il y ait une équivoque sur un point signifiant sinon ça s'écrit... rien.

Pierre Coërchon – Sinon c'est maniaque.

Fabrizio Gambini – C'est maniaque, c'est la schizophasie...

Marc Darmon – Ben c'est-à-dire, le phallus est justement le point qui va polariser l'équivoque, il y aura toujours un sens sexuel.

Fabrizio Gambini – Et oui justement.

Marc Darmon – Et on est peut-être à une époque où ces choses-là sont remises en question. Et cette reprise de la topologie du *cross-cap* est sans doute intéressante de ce point de vue, c'est-à-dire de l'appui constant que Lacan prenait sur les mathématiques, la logique et la topologie pour construire ces concepts et les remettre en question. D'une leçon à une autre, les choses sont toujours remises en question. Et donc cet appui que Lacan prenait dans la topologie on a là un exemple de l'impasse un peu, qui consisterait à s'appuyer sur une topologie qu'on fixerait,

en quelque sorte. Alors il faut à mon avis oser reprendre les choses si on tient à ce que l'œuvre de Lacan soit utile pour les générations qui suivent.

Pierre-Christophe Cathelineau – Quel sens clinique faudrait-il donner au fait que le point Φ soit au cœur de l'objet a ? Parce que là, il y a quand même une question clinique de fond, qui est d'ailleurs reprise par Lacan après, sous d'autres formes. Quel sens clinique à ce moment-là, faut-il attribuer au fait que le point Φ , le point trou, soit au centre de l'objet a ?

Marc Darmon – Oui, tu en as une idée de la chose ?

Pierre-Christophe Cathelineau – Je pense que si on se situe par rapport à ce qu'il dit d'Alcibiade, on voit bien comment dans la problématique d'Alcibiade le phallus est au cœur de l'objet a et le répondant de l'objet a c'est le phallus. Mais cet exemple est un exemple historiquement spécifique et ne répond pas à la question de l'objet a dans sa relation au trou indépendamment du phallus. Donc, il y a quelque chose là, dans ce moment de Lacan, il y a l'idée que le trou, ce qui le conditionne c'est le phallus. Alors que, ultérieurement, la question du trou va se poser différemment. C'est pour ça que je trouve que la mise en perspective du séminaire *L'Identification* par rapport à *RSI* est important pour la question du trou.

Marc Darmon – Absolument, c'est-à-dire que là, on retrouve dans ce phallus qui centre l'objet a , le rôle singulier du phallus imaginaire comme objet partiel en quelque sorte. Ce phallus vient, une fois que le complexe de castration est effectif, mettre tous les objets a dans une sorte d'ensemble dont il serait le nom.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui c'est ça.

Marc Darmon – Et ça c'est le processus classique pourrait-on dire, mais ça n'empêche pas que les objets a ... Pardon ?

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est ce qu'on trouve dans *Pulsions et destins des pulsions*, c'est ce principe d'aspiration par l'objet phallique de tous les autres objets.

Marc Darmon – Voilà.

Pierre Coerchon – C'est l'opération du Petit Hans aussi à la fin, à la sortie de sa phobie.

Marc Darmon – Oui. Oui, si on considère que le Petit Hans a échappé à la phobie par cette histoire du plombier qui vient réparer les choses. Mais Melman a montré très récemment que le Petit Hans avait fait plutôt une identification féminine, c'est-à-dire qu'il y a une réflexion du Petit Hans, qui nous a beaucoup intéressé quand on s'était penché sur ce cas magnifique de Freud. Le Petit Hans au moment où sa mère lui dit de ne pas toucher son zizi, parce que, s'il continue comme ça, le docteur B va venir et va le lui couper : « Alors comment feras-tu pour faire pipi si tu n'as pas de fait pipi ? », alors il lui dit : « Ben j'ai mon tutu ».

Il lui montre par-là, que la castration c'est quelque chose qui le concerne différemment de ce qu'on peut imaginer.

Pierre Coerchon – Oui, d'ailleurs, là, Lacan avec l'Homme aux loups et cette histoire de distinction du sujet découpant son objet et du sujet comme découpé par l'objet, distingue bien les deux versants. Alors je ne sais pas s'il faut y mettre forcément la sexuation, parce que c'est vrai que dans le fantasme fondamental, est-ce que la sexuation intervient ? Est-ce que c'est pas plutôt ces deux positions, le sujet découpant son objet et le sujet comme effet de la découpe par l'objet ?

Marc Darmon – Oui, le sujet est coupure. Et il y a ce fait que Lacan dans un séminaire ultérieur, je pense que c'est dans le *Transfert* [?], où il parle d'une coupure du grand Autre qui serait représenté par le *cross-cap*, et puis d'une coupure simple qui transforme le *cross-cap* en objet, et puis d'une coupure double – c'est-à-dire comme disait Jean Brini, il n'y a pas de coupure double, mais une coupure qui passe deux fois autour du point central – une coupure double montre que dans son épaisseur il y a le sujet, la bande de Möbius du sujet. Et ça s'était tout à fait frappant de voir que, au début, la première coupure ne produit qu'un objet et le sujet apparaît dans l'épaisseur de la coupure de l'objet, dans un troisième temps en quelque sorte.

Pierre-Christophe Cathelineau – Est-ce qu'il y a d'autres questions ? Écoutez, je vous souhaite une bonne soirée et merci aux intervenants pour leurs interventions et aux discutants ainsi qu'aux participants de ce séminaire.
À bientôt.

Transcription Isabelle Masquerel.